



FRANCISCA REGAL / GARCIA

Dans son nouveau roman, *Sefarad*, Antonio Muñoz Molina livre près de six cents pages de témoignages, véridiques pour la plupart, à partir desquels il développe les thèmes de l'exil et de l'identité.

L'ESPAGNE DOIT RETROUVER LA MÉMOIRE

Récits de persécution et de solitude

EL PAÍS
Madrid

Nous avons fait notre vie loin de notre petit village, mais nous ne nous sommes jamais habitués à en être partis et nous aimons cultiver la nostalgie lorsque nous passons un certain temps sans y retourner. Nous prenons parfois plaisir à exagérer notre accent en parlant entre nous." C'est sur ces paroles de Sacristán, exilé dans une grande ville à quelques kilomètres à peine de son village, que débute *Sefarad**, le dernier roman d'Antonio Muñoz Molina. "J'ai commencé ainsi en me laissant guider par l'instinct, déclare l'écrivain. Je ne savais pas où j'allais au moment où j'ai écrit ces lignes. L'histoire de ces exilés de la proximité me fascine."

La tristesse de Francisco Ayala [écrivain et essayiste né en 1906, auteur notamment de *Morts de chien*, Autrement, 2000] lorsqu'il retrouve un Alcalá Zamora vieilli [président de la République espagnole de 1931 à 1936] dans un autobus, à mille lieues de l'Espagne ; M. Salama, séfaraïde sauvé des camps de concentration par un diplomate espagnol ; les expériences de Primo Levi ; les rencontres de Kafka et de Miléna, et le séjour de la jeune fille dans un camp d'extermination... Voilà un échantillon des récits de solitude et de persécution qui trouvent leur place dans le roman.

S'il ne lui a fallu qu'un an et demi pour rédiger *Sefarad*, Muñoz Molina estime qu'il a passé la moitié de sa vie à se documenter "sans le savoir" pour ce projet. Sa bibliothèque regorge de mémoires, journaux intimes et livres d'histoire. Il a ajouté une note de lectures à la fin de son roman, "en hommage" aux auteurs qui l'ont inspiré et pour engager le lecteur à continuer sa recherche des vies brisées par toutes les dictatures au cours du XX^e siècle.

Etrangement, le nazisme et le stalinisme n'ont inspiré que peu d'œuvres littéraires en espagnol, souligne Antonio Muñoz Molina. "Nous avons cette idée étrange selon laquelle l'Holocauste ne nous concernait que de très loin. Or des milliers de républicains ont péri dans les camps de concentration, explique-t-il. J'ai été très surpris de ne voir aucun représentant du gouvernement espagnol pour le cinquantième anniversaire de Mau-

■ **Biographie**

Antonio Muñoz Molina est né en 1956 à Úbeda, dans la province de Jaén, en Andalousie. Diplômé en histoire de l'art de l'université de Grenade, il a publié plusieurs romans couronnés par de nombreux prix littéraires. Il est depuis 1996 le plus jeune membre de l'Académie royale de langue espagnole. En français, on peut lire de lui : *Un hiver à Lisbonne*, Actes Sud, 1990 ; *Les Mystères de Madrid*, Actes Sud, 1993 ; *Le Sceau du secret*, Le Seuil, 1995 ; *Beñabros*, Actes Sud, 1995 ; *Pleins Lune*, Le Seuil, 1998 (prix Femina étranger) ; *Une ardeur guerrière*, Le Seuil, 1999 ; *Rien d'extraordinaire*, Le Seuil, 2000 ; *Beatus Ille*, Le Seuil, 2000 ; *Cordoue des Omeyyades*, Hachette, 2000 ; *Le Royaume des voix*, Le Seuil, 2000 ; *Carlota Falnberg*, Le Seuil, 2001.

thausen, en 1995." Selon l'auteur, cette propension si espagnole à l'oubli explique sans doute le faible retentissement qu'ont connu dans le pays des ouvrages tels que *Les Bourreaux volontaires de Hitler*, *Le Livre noir du communisme* ou *Le Pianiste : l'extraordinaire destin d'un musicien juif du ghetto de Varsovie*** - qu'il a d'ailleurs trouvé au rayon musique d'un grand magasin.

Fort heureusement, certains signes semblent indiquer que les choses commencent à changer et que l'on réfléchit de plus en plus au passé et au présent. *Sefarad* s'inscrit dans une longue liste de romans qui mêlent narration, mémoire et réalité. "Il faut élargir le champ du littéraire. On a assimilé la littérature à la fiction, mais la littérature peut être bien autre chose. La fiction est enfermée dans des codes qui peuvent parfois lasser. En fait, l'invention est relativement conventionnelle."

Pour Muñoz Molina, la littérature tient à l'intensité du rapport que l'écrivain entretient avec le monde extérieur. Avec la spontanéité qui lui est propre, Molina, dont les romans sont toujours de grands succès de librairie, reconnaît qu'il se laisse encore émouvoir par le passage d'un junkie dans le quartier madrilène de Chueca ou que, poussé par la curiosité, il ne manque pas une occasion de prendre l'autobus.

Travailler sur la réalité n'a pas été chose facile. L'intrigue de certains de ses romans était ficelée avant même qu'il ne les commence, et les problèmes trouvaient une solution à mesure que le texte évoluait. *Sefarad*, en revanche, "fourmille de digressions. Je savais comment terminer un chapitre, mais je n'avais aucune idée de la façon dont j'allais débiter le suivant. Le problème était de suivre le fil." *Sefarad*, terme qu'utilisaient les juifs séfaraïdes pour désigner l'Espagne, est aussi une réflexion sur la gauche et sur la façon dont un individu qui défendait ces idées a été longtemps berné par "le mensonge que fut le communisme réel".

Amelia Castilla

* *Sefarad*, Antonio Muñoz Molina, Alfaguara, 2001.

** *Les Bourreaux volontaires de Hitler*, Daniel Jonah Goldhagen, Le Seuil, Paris, 1997. *Le Livre noir du communisme*, Stéphane Courtois et Rémi Kauffer, Laffont (Bouquins), Paris, 1997. *Le pianiste : l'extraordinaire destin d'un musicien juif dans le ghetto de Varsovie, 1939-1945*, Wladyslaw Szpilman, Paris, Laffont, 2001.